L’île où le temps s’étire

Description

Par-delà la ligne trouble des brumes marines, une île semblait oubliée du vent et du monde. À l’aube, la lumière tombait sur des feuilles larges comme des mains d’ogre, si vertes qu’on aurait cru les toucher humides. Les cèdres murmuraient dans le sel, et le sable gardait la tiédeur lente des rêves. Là, accosta Voyageur, sa barque grinçant entre les herbes de mer et les crabes qui couraient, pinces levées comme pour saluer ou menacer.

Le cœur encore battant de l’effort, il promenait son regard en quête d’un abri. Il ne trouva d’abord qu’un sentier caché sous la canopée où flottait une odeur de coco rance et de fleurs sucrées — mais aussi, posée sur une souche, une petite poupée de chiffon cousue à gros points bruns. Elle n’avait rien d’un trésor : robe froissée couleur cannelle, cheveux noirs rêches cousus trop serrés. Sans y penser, Voyageur la glissa dans sa besace avec la négligence qu’on accorde aux cailloux ronds.

Or il advint que, sitôt franchie la crête du premier vallon, il rencontra un homme à barbe torsadée qui marchait pieds nus dans les feuilles mortes. L’homme scrutait chaque racine avec l’attention d’un jardinier surveillant sa semence.

— As-tu vu passer mon Enfant-d’Étoffe ? murmura-t-il entre ses dents jaunes.

Voyageur secoua la tête en feignant ignorance. « Je n’ai vu âme ni objet doué de tendresse », mentit-il doucement.

L’homme hocha son bâton noueux contre le sol. « Prends garde aux mensonges lâchés trop vite — ici ils reviennent au galop », gronda-t-il avant de disparaître derrière les fougères épaisses.

Trois jours et trois nuits filèrent comme des gouttes dans le creux d’une feuille. Chaque matin venu, Voyageur courait jusqu’au rivage ; au loin tanguait toujours cette barque promise — mais plus il se hâtait dans ses vœux secrets de départ, plus elle semblait s’éloigner sur l’eau dorée.

Une nuit où la lune dessinait des cercles pâles sur la mousse des troncs, Voyageur tenta d’oublier le tic-tac invisible du temps en parlant tout bas à sa trouvaille de chiffon : « Ah ! Si tu pouvais me rapporter chez moi ! » La poupée resta muette ; pourtant il crut sentir sa besace peser davantage

contre sa poitrine inquiète.

Il fit halte près d'un feuillage épais où dormaient trois lézards rayés bleu-ciel. Une vieille femme tressait des paniers à même le sable rugueux ; autour d'elle flottaient des copeaux parfumés qui piquaient le nez plus sûrement qu'un oignon coupé.

— Pourquoi marches-tu en rond comme un crabe perdu ? lança-t-elle sans lever les yeux vers lui.

— J'attends que mon bateau se rapproche — chaque matin je cours à sa rencontre mais il fuit encore et encore…

Elle rit doucement : « Il y a des îles où le temps suit ton souffle – impatiente-toi donc et vois-le fuir ! Reste donc près du feu jusqu'au lever du jour. »

Obéissant pour une fois au conseil d'autrui plutôt qu'à ses propres caprices, Voyageur resta immobile toute une nuit – écoutant l'appel des oiseaux noirs, guettant la danse timide des flammes et murmurant quelques refrains aux lézards curieux qui venaient frôler ses chevilles nues sous la lune basse.

contesdefees.com

Quand pointa l’aurore orange mêlée de grenat doux, Voyageur alla voir si quelque chose avait changé : la barque semblait avoir repris place à mi-distance du rivage ; on eût dit qu’elle attendît un signe muet venu du cœur même de l’île plutôt que de ses lèvres brûlantes d’envie.

C’est alors que déboula l’homme à barbe torsadée – visage marqué par l’angoisse ; il s’écria :

— Tu possèdes ma Poupée-de-chiffon ! Où est-elle ? Où donc as-tu caché celle que je cherche depuis trois saisons pleines ?

Pris de panique devant tant de détresse exposée comme une blessure ouverte au couteau rouillé du remords — Voyageur sortit enfin ce qu'il avait caché sans rien dire durant toutes ces lunes lentes : « Elle était là… Je n'ai rien osé te dire.»

Les doigts râpeux saisirent l'objet avec précaution presque pieuse ; puis vint un long silence où seul résonna le souffle salin du vent marin parmi les branches coudées.

— Que ta patience ait été nourrie par cette attente inutile ! Tu sais désormais comment attendre ce qui vient lentement…

Et sur ces mots lourds de sel et légèreté mêlés, il disparut aussi vite qu'il était venu – laissant sous les palmiers deux empreintes nettes dans le sable durci,

signes discrets d'un passage silencieux dont nul ne se glorifia jamais vraiment mais que tous reconnurent aux jours longs de l'île : depuis lors chacun dépose près des sentiers moussus une offrande minuscule (un galet poli ou bien quelques pétales séchés), souvenir humble pour rappeler qu'il faut parfois laisser venir ce qui tarde à naître.

contesdefees.com

date créée
12/05/2026
Auteur
rol_beaussant